

Alain Pastor

Une vie de saint Martin



ARTÈGE POCHÉ

UNE VIE DE SAINT MARTIN

Du même auteur

Héliogabale, Éditions du Losange, 2002.

Petropolis 1942 ou *La dernière nuit de Stefan Zweig*,
L'Harmattan, 2006.

Alain Pastor

Une vie de saint Martin

ARTÈGE POCHE

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.
© 2016, Groupe Artège
Éditions Artège
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan
www.editionsartege.fr
ISBN : 978-2-36040-663-0
ISBN pdf : 979-1-03360-117-3

Préambule

Les racines antiques du partage citoyen

La longue diffusion européenne du culte de saint Martin nous a accoutumés, au long d'un millénaire, à voir dans le geste du pauvre d'Amiens l'archétype d'un idéal de partage qui n'a rien perdu de son actualité. Mais on ne saurait bien comprendre ce geste de Martin, si l'on n'y perçoit pas l'aboutissement d'une longue réflexion sur les relations humaines, qui s'était affinée au cours de vingt siècles. Considéré à partir de cet héritage culturel, le geste de Martin garde tout son sens : il exprimait en effet une valeur de vie millénaire de la civilisation gréco-romaine à laquelle appartenait encore ce soldat romain : l'« amour des hommes » qui était le sens premier du mot grec ancien *philanthrôpia*, toujours vivant dans la plupart des langues occidentales sous la forme du calque *philanthropie*.

Les anciens Grecs furent les premiers, en Occident, à inventer ce mot, pour désigner ce qui leur paraissait distinguer l'homme parmi tous les êtres vivants : il est, selon la célèbre définition du philosophe grec Aristote, un « animal sociable » (*zôon politikon*). Les Romains allaient exprimer en latin une idée analogue par l'adjectif *humanus* et le substantif *humanitas*, qui ont donné en français les mots *humain* et *humanité*. Ces mots expriment un sentiment de bienveillance active de l'homme (latin *homo*) envers tout homme (et non plus seulement envers un « concitoyen »), dont l'image était transparente dans l'adjectif grec *politikos*, dérivé du nom *polis* – désignant la cité, la société civique.

Au deuxième siècle avant notre ère, la philosophie stoïcienne, attentive à définir une morale pratique des devoirs humains à partir d'une réflexion sur la nature de l'homme, connaît un succès durable dans les milieux lettrés de l'aristocratie romaine, qui illustrent par excellence le « siècle des Scipions ». Cette morale inspire alors les personnages des comédies de Térence. L'un d'eux, accusé par son interlocuteur de se mêler indûment des affaires d'autrui, lui répond par un vers qui restera célèbre comme une sorte de mot d'ordre de la morale romaine : *Homo sum, humani nihil a me alienum puto* – « Je suis homme : j'estime que rien de ce qui est humain ne m'est étranger ». L'*humanitas* allait rester, au premier siècle, une des vertus préférées de l'orateur et philosophe

Cicéron, chez qui le mot prend souvent le sens affectif d'affabilité, bienveillance, bonté.

Contraint de se développer, au cours de ces siècles dans le cadre de la civilisation « hellénistique romaine », le judaïsme « helléniste » n'a pu ignorer ces valeurs de la philanthropie et de l'humanité. Mais il les interprète à la lumière de sa foi religieuse en un Dieu créateur et sauveur de l'homme avec qui il a fait alliance. La bienveillance active du juif croyant pour l'homme malheureux imitera donc les gestes de Dieu, qui le premier a fait preuve de bonté envers l'homme. L'amour des frères et des pauvres se concrétisera dans les dons de l'*aumône* – du mot grec *éléèmosunè*, qui désignait tour à tour, dans la traduction grecque antique de la Bible juive, la miséricorde de Dieu pour l'homme, et celle de l'homme pour le pauvre, que matérialisera le don d'une *part* de ses biens : où l'on rejoint l'idée religieuse d'un *partage*.

Jésus de Nazareth confirme l'importance de cette prescription ancienne de l'aumône, par laquelle s'exprimait dans un geste concret l'amour du « prochain » : c'est-à-dire de tout homme, et d'abord des malheureux et des pauvres. C'est à ceux-ci que s'adressent les six « œuvres de miséricorde » prônées par Jésus dans *l'Évangile de saint Matthieu* ; parmi elles, figure le précepte de « vêtir ceux qui sont nus », justement rappelé par Sulpice Sévère avant son récit du « partage du manteau ». Mais il faut se reporter à la description du style de